

Selon la Torah, au début de l'acte de création, Dieu dit: *Que lumière soit, et lumière fut. Ce fut soir et ce fut matin, jour UN.* Un et non premier car, en ce jour, tout fut unique, UNIQUE car tout était UN.

Le deuxième jour, Dieu sépara le ciel et les constellations et les planètes. Le troisième jour notre globe vit la terre émerger, les continents apparaître, puis la végétation, les poissons et les oiseaux, puis les animaux terrestres et, enfin, l'humain.

Et plus le temps passa, plus les différences apparurent. L'unité du premier jour n'était plus qu'un vague souvenir.

Aujourd'hui dans la nature tout est dissemblance, tout est diversité. Les éléments fusionnent, se fractionnent, s'assemblent, se séparent. Un fragile équilibre existe entre tous ces éléments afin que l'harmonie puisse régner au sein de cette univers de diversité.

Comment en est-il de notre façon de compter le temps?

D'année en année, le calendrier juif varie. La soirée de Kol Nidré fut célébrée le 13 Septembre 2013, le 3 Octobre 2014, le 22 Septembre l'année dernière et, cette année, nous sommes le 11 Octobre.

Il en va de même du calendrier chrétien. Les Pâques chrétiennes furent célébrées le 31 mars 2013, le 20 avril 2014, le 5 avril 2015 et, cette année, le 27 mars. Or la date des Pâques chrétiennes est fixée en fonction de l'équinoxe de Printemps. Mais en 1582, cette équinoxe tomba non pas le 21 mars, mais le 10 mars. Alors le pape Grégoire XIII convoqua des savants et leur demanda de mettre au point une mode de calcul permettant de tenir compte des mouvements de la terre autour du soleil et de la lune autour de la terre. Ce qui fut fait et donna le calendrier grégorien qui, aujourd'hui, est la référence civile du passage du temps.

L'univers nous apparaît dans la multiplicité et la complexité de ses formes, de ses couleurs, de ses odeurs et de ses saveurs. Il en va de même pour le temps qui doit avoir au moins deux références: la lune ET le soleil. Dans le domaine du monde comme dans le domaine du temps, nous sommes donc dans le monde de la multiplicité.

L'unicité du UN, comme l'est Dieu lui-même et comme cela fut à l'instant UN de la Création, cette unicité du UN n'est pas la réalité de notre monde. Nous vivons dans le monde de la multiplicité et de la diversité, c'est-à-dire des pluriels.

D'ailleurs, notre Tradition nous met en garde contre toute vision globalisante et unitaire. Selon la Torah, ce fut celle de la Tour de Babel lorsqu'on ne parlait qu'une seule langue et que les mêmes vocables qualifiaient les mêmes objets. Les dialogues n'avaient plus de sens car tous pensaient les mêmes choses et prononçaient les mêmes paroles. Entre les humains, l'indifférence gagna, le sentiment d'appartenance se délita, les liens entre eux s'effritèrent et ils se séparèrent. C'est alors que, selon la Torah, diverses langues émergèrent et l'humanité s'en alla peupler notre terre et s'épanouir dans la diversité.

Pourtant aujourd'hui, des tenants d'un idéal unique existent. Ils fondent leur affirmation sur un texte considéré comme révélé ou sur une idée consacrée comme absolue, le reste n'étant que mécréance ou ignorance. Avancent-ils des preuves? Aucune. A ce sujet, Bertrand Russel déclarait: *Les controverses les plus furieuses ont pour objet des matières où il n'y a pas de preuve.* Si aucune preuve ne peut être avancée que l'autre puisse entendre, l'affrontement et la violence sont inéluctables. Et telle est la situation présente dans bien des recoins de notre univers.

En ce qui concerne la tradition juive, celle-ci nous invite à écouter et à débattre. Même Moïse débattait avec Dieu. Les livres de la Bible comme les recueils rabbiniques fourmillent de controverses et de discussions dont certaines, parfois, furent violentes.

L'unanimité n'a jamais été prônée dans le judaïsme. Ainsi, le Talmud rappelle que lorsqu'il s'agit de juger une personne, l'unanimité parmi les juges est source de questionnement. Ne serait-elle pas révélatrice d'une présentation erronée ou incomplète du cas à juger, ou ne serait-elle pas l'expression d'un dédain pour l'une des parties concernées? Et les rabbins de décréter que, dans le cas d'un homicide, *si les juges condamnent à l'unanimité, l'accusé sera acquitté* (Sanhédrin 17a). Ce renversement indique bien que notre Tradition considère les différences d'opinion comme une réalité positive.

Et, dans les Pirké Avot, nous trouvons:

Toute controverse qui est *lechèm chamayim* / pour le nom des cieux est destinée à se maintenir alors que celle qui n'est pas *lechèm chamayim*, n'est pas destinée à se maintenir. (5:17)

Il est donc nécessaire de définir ce qu'est une controverse *lechèm chamayim* pour le nom des Cieux.

Maïmonide (11^{ème}-12^{ème} S.) illustre ce que peut être une controverse *lechèm chamayim*. Il dit: *Celui qui manifeste son désaccord non pour une basse fin mais par souci de rechercher le vrai, ses paroles subsisteront et rien ne sera oublié.* (Commentaire de la Michnah) Et Bartenoura (15^{ème} S.) précise: *une controverse, lechèm chamayim, ne lèse aucun de ses participants... une fois la discussion ou la controverse terminée, chaque intervenant repart sans amertume et sans rompre les liens d'amitiés qui existaient auparavant.*

Et Samson Raphaël Hirsch (au 19^{ème} S.) ajoute: *Il s'agit d'une controverse dont les arguments sont recevables et qui resteront des références pour les temps à venir.*

Comment reconnaître la recevabilité des arguments et comment savoir si la controverse est *lechèm chamayim* ou ne l'est pas?

Pour rabbi Elimélèkh de Lizensk (18^{ème} Siècle), il suffit d'observer les groupes des contestataires. Si l'un est harmonieux et l'autre ne l'est pas, le premier recherche certainement à s'approcher de la vérité alors que le second ne cherche qu'à dominer et à assurer son pouvoir.

Pour ces commentateurs, l'attitude et l'intention des intervenants sont de même importance que les arguments invoqués. Ceux qui, sereins, viennent pour débattre afin de mieux comprendre et d'approcher la vérité, ceux-là font avancer la société. Quant à ceux qui viennent retranchés derrière leurs certitudes et dans une attitude d'opposition, leurs arguments tomberont dans l'oubli et eux-mêmes seront oubliés car, comme le dit rabbi Nathan (2^{ème} S.): *S'ils se réunissent lechèm chamayim, ils demeureront, sinon ils disparaîtront.* (Avot de rabbi Nathan A 40)

Pourtant, toute opposition de personnes ou d'idées peut apparaître comme une attitude négative. D'où le nom de la controverse en hébreu: *ma'hlokèt* qui vient de *'halak* / diviser, séparer. C'est pourquoi le Maharal de Prague (16^{ème} Siècle) prétend que *l'argumentation est l'opposé de la paix* (Netivot Olam 2:2)

Cependant pour les rabbins du Zohar, il n'en n'est pas ainsi car, comme nous l'avons vu, le monde de la Création est diversité et multiplicité, et non unicité ni identité. C'est pourquoi

ils estiment que l'utilisation de *chèm* et de *chamayim* est une indication et que l'expression *lechèm chamayim* renferme un sens caché car, sinon, pourquoi ces mots *chèm* et *chamayim* semblent apparemment si semblables?

Ils font remarquer que *chamayim* n'est pas le pluriel de *chèm* qui signifie un *nom*, dont le pluriel est *chemot*, et que *Chamayim / les cieux* n'est pas un simple pluriel. Il est ce qu'on appelle: un pluriel duel. Or ce pluriel est généralisé pour tous les membres de notre corps qui vont par paire. Ainsi les mains se disent: *yadayim*, les jambes: *raglayim*, les yeux: *énayim*, les oreilles: *oznayim*... Chacun conviendra qu'on peut manipuler des objets d'une seule main mais que cela est plus facile et mieux coordonné avec deux mains. Il en va de même de la marche. Voir avec ses deux yeux permet d'apprécier la profondeur, entendre avec ses deux oreilles restitue le volume, la complexité et l'origine des sons.

Un pluriel duel, finissant par *ayim* indique donc une complémentarité entre deux éléments distincts.

Ainsi, disent nos maîtres, la controverse *lechèm chamayim* évoque donc la complémentarité dans l'échange et un partage qui permet d'aller plus loin dans le sens de la vérité, et donc de la paix. Si cette expression désigne la controverse comme acte gratuit, *lechèm Chamayim* est peut-être une allusion à une autre dimension, une discrète allusion à Dieu.

Pour les maîtres du Zohar, ce n'est donc pas l'existence de la controverse qui pose problème. Ce n'est pas l'existence de plusieurs approches qui génère un danger. Au contraire, cette diversité est une chance de progresser dans la connaissance du monde et dans la connaissance de soi.

C'est l'attitude des intervenants qui représente soit un danger, soit une ouverture. Cela pose alors la question non seulement de la véracité des affirmations, mais aussi de la qualité de leur relation. L'accueil de l'autre que l'on reconnaît comme différent et avec lequel on a une relation d'écoute fraternelle, permet et engage à la véritable controverse.

La controverse pour être *lechèm chamayim* présuppose donc la prise en considération de l'autre. Lorsqu'on s'ouvre à un partage humain, un échange se noue. S'il n'en n'est pas ainsi, on se trouve non dans la controverse mais dans la confrontation qui est une forme de surdité et une posture qui dénote une recherche de pouvoir.

C'est ainsi que nos maîtres ont compris un passage de la Torah, celui de Kora'h qui s'éleva et suscita une contestation contre Moïse et Aharon, dans le but de monopoliser le pouvoir religieux, politique et social. Dans ce récit de la Torah, il est dit que la terre s'ouvrit pour engloutir Kora'h et les siens qui *descendirent vivants dans le Sheol*. (Nombres 17:33) Et le Maharal de Prague de déclarer: *Cela signifie que Kor'ah et les siens ne moururent pas... un endroit leur fut réservé où vivants et non morts, ils connurent l'enfer* ('Hiddouché Aggadot). Ainsi, l'enfer serait de croire que l'on possède la vérité. L'enfer serait de refuser toute controverse et de rester dressé sur son quant à soi comme une statue de pierre d'où toute expression de vie aurait disparu.

Un commentateur du 16^{ème} Siècle, Rabbi Chemouel de Ucedo écrivait: *Il est reconnu que la controverse qui oppose deux écoles de pensée et de savoir permet à la lumière de poindre et à la vérité d'être approchée de plus près. C'est pourquoi les doutes, les commentaires critiques, les questions embarrassantes sont une pré-condition pour s'approcher de la vérité.* Et il ajoutait: *c'est la présence d'idées adverses qui génère la question et permet d'avancer*

dans une meilleure compréhension. Sans la présentation de conceptions différentes, nul ne pourrait progresser dans l'intelligence des choses. (commentaire sur Avot 5:17)

Et, s'il est écrit dans le Lévitique, *tu réprimanderas ton prochain* (19:17), cela suppose que nous devons accepter que l'autre puisse nous critiquer ou énoncer une opinion différente.

C'est pourquoi, il faut souhaiter que nous puissions les uns et les autres, non pas nous opposer pour le plaisir de la contestation stérile, mais présenter nos arguments afin de faire progresser l'autre et nous-mêmes vers plus de vérité. Ce sera également une preuve de reconnaissance et de considération pour l'autre, un élan fraternel vers l'autre, un élan vers la paix.

Nous qui vivons dans le monde de la diversité et de la multiplicité voulus par Dieu depuis la Création, nous devons comprendre que l'absence de controverse génère ignorance et asservissement, alors que la confrontation des idées devient source d'enrichissement, de libération et de paix.

Alors, que la controverse soit.

Et souvenons-nous qu'en ce jour du Kippour, en ce jour du pardon, la première personne avec qui nous devons élever une controverse aujourd'hui, c'est nous-mêmes.

Engageons-la donc sans trop tarder!

'Hatimah Tovah